

— Silence, Monsieur ! dit Marthon : à cette heure peut-être il est devant Dieu pour lui demander justice.

— Roscoff !

— Se meurt, et Madeleine est à son chevet avec l'abbé Colom-
ban et la pauvre de la Grand'lande.

— Ah ! si Marianic voulait... murmura Noirot.

— Elle veut comme Madeleine que Kéroulas retourne à ses
maîtres.

— Reverrai-je Madeleine ?

— Elle viendra vous dire adieu.

— Adieu ! mais que deviendrai-je quand elle sera partie ?

— Vous compterez le prix de vos fermages, monsieur Noirot !

— Ah ! Marthon, j'attendais de vous un peu de pitié.

— En avez-vous pour Madeleine ?

— Si elle me regrettait, elle ne partirait pas.

— Il est une chose qu'elle préfère au bonheur : le devoir !

— La moitié... dit-il, je veux bien donner la moitié de ma
fortune... ”

Marthon se leva et s'approcha de Noirot.

“ Je suis pauvre comme Madeleine, et j'agis comme elle...
vos confidences me donnent le droit de vous adresser une parole
sévère, souvenez-vous-en, et rien ne sera perdu : vous avez com-
mis de grandes fautes expiez-les... On vous traite en paria, main-
tenant que vous affichez un luxe d'emprunt : redevenez pauvre,
et l'opinion publique vous reviendra, et vous garderez Madeleine,
et vous trouverez tous les honnêtes gens prêts à vous tendre la
main... ”

— Je réfléchirai... dit Noirot ébranlé.

— Gardez-vous-en bien ; obéissez à un sentiment spontané,
épaignez à votre nièce la peine de faire à votre honneur une der-
nière sommation... Signez l'abandon de ces biens avant son
retour... courez-le-lui porter... allez au-devant de sa recon-
naissance, et vous aurez deux fois mérité sa tendresse. ”

Noirot se leva.

Il levait le front plus haut, comme si sa résolution venait de se
former.

“ Merci, dit-il, Marthon ! merci ; tu seras contente. ”

Noirot ne se coucha pas.

Toute la nuit il marcha dans sa chambre.

A l'aube, il s'accouda sur la table, plongea sa tête dans ses
mains et se mit à réfléchir.

Enfin, brusquement il saisit une plume, traça d'une façon assez
irrégulière une lettre de deux pages adressée Sœur Marie-des-
Anges, écrivit sur une grande feuille de papier un libre-abandon
de tous les biens formant le domaine de Kéroulas aux héritiers
de ce nom ; ouvrit une cassette, en tira les diamants qui lui res-
taient, les joignit à la lettre qui devait le soir même être expédiée
à Vannes, prit le papier sur lequel sa renonciation était écrite,
traversa le parc avec une hâte fébrile, et suivit le chemin menant
à la cabane de Roscoff.

Un peu avant lui, l'abbé Colomban et le vicomte Hector avaient
pris le même sentier.

Pendant que tant de passions diverses s'agitaient dans l'âme
des divers personnages de ce drame, Roscoff, bersé par son délire
même, retombait dans de douces idées... Sa pensée ne quittait
ni Madeleine, ni sa sœur, ni Guilanek... Au moment où Made-
leine lui avait mis l'anneau au doigt, il avait tressailli ; en ou-
vrant ses mains jointes, il sentit cette bague, et parut s'inquiéter
de sa provenance. Marianic examinait le malade avec un crois-
sant et poignant intérêt ; il ne recouvrait pas toute sa raison,
mais les lueurs lumineuses flottaient parmi ces ténèbres.

— Madeleine revint, et comme elle rentrait, Roscoff rouvrit les
yeux.

Cette fois la vision se grava dans son cerveau ; son âme se
troubla :

“ Cher fiancée, dit-il, tu viens au-devant de moi... j'ai pleu-
ré, j'ai souffert ! Dieu est bon, le ciel s'ouvre... Je te recon-
nais, longtemps je t'ai appelée... tu as passé au doigt du mort
l'anneau de fiançailles que tu refusais au maudit ! non, tu ne le
refusais pas, car tu savais, toi !, le Seigneur t'avait fait l'âme trop
pure pour que tu pusses croire au crime... Madeleine ! nous
avons dans le ciel des noces éternelles ! ”

La jeune fille resta immobile ; son regard seul parlait au regard

animé de Roscoff.

Alors la porte s'ouvrit.

L'abbé Colomban parut.

“ Je vous reconnais, ami, dit doucement le malade... et
l'huile du bon Samaritain avait pu me faire vivre, vous m'auriez
sauvé... il fallait la main même de Dieu pour me guérir...
Vous me le disiez : Nous nous rejoindrons là-haut, tous trois...
tous trois... je n'en vois que deux pourtant, mon père, vous et
Madeleine... mais l'autre, l'autre ! où est-il ?... Veut-il donc
me renier encore ?... Son témoignage me manquera-t-il au ciel
comme sur la terre ?... L'autre ! l'autre, ô mon Dieu... ”

L'abbé Colomban saisit la main de Roscoff.

“ Qui appelez-vous, mon fils ? demanda-t-il avec une expres-
sion de joie soudaine.

— Vous savez bien, le vicomte de Kéroulas... ”

En ce moment l'homme qui se tenait derrière le prêtre s'avan-
ça rapidement, se plaça en pleine lumière, et s'écria :

“ Roscoff ! Roscoff ! ”

Les yeux du Capitaine aux mains rouges s'allumèrent d'une
joie surhumaine, il leva ses bras au ciel, essaya de pousser un
cri, de dire un nom, mais ce fut impossible, et il retomba inanimé
sur son lit.

XXIII

Le sang des mains de Pilate.

La commotion ressentie par Roscoff n'amena point un évanouis-
sement. La force de l'émotion le foudroya, mais il ne resta qu'un
moment immobile, et quand il se redressa, toute trace de délire
avait disparu, et il ne paraissait même plus ressentir les douleurs
de ses blessures.

Hector de Kéroulas se précipita dans les bras de Roscoff ; tous
deux s'étreignirent avec une énergie mâle, touchante chez des
hommes aussi fortement trempés.

Le premier regard du capitaine aux mains rouges fut pour Ma-
deleine.

Ce regard éloquent renfermait la plus sainte des promesses, la
plus pure bénédiction.

“ Grâce à vous, dit Roscoff à Kéroulas, je laisserai une mémoire
sans tache.

— Qui parle de mourir ? demanda l'abbé Colomban. Une tête
de Breton est plus solide que nos roches ; pour une fêlure au
crâne pensez-vous aller si vite au cimetière ? les Anglais vous
en ont fait voir bien d'autres... Ce chagrin vous tuais... vous
voilà heureux ; quelle raison avez-vous de mourir ?

— Heureux ! ” murmura Roscoff.

Mais alors et pour la première fois, il remarqua la bague passée
à son doigt par Madeleine.

La jeune fille, appelée par un signe de paupière du malade,
s'approcha lentement :

“ Vous vous fiancez au mort ? demanda le capitaine.

— Oui, répondit Madeleine.

— Cela est digne de vous, et je vous remercie ! les cœurs de
femme ont de ces délicatesses sublimes, et vous êtes supérieure
à toutes les femmes... Sœur de charité, vous pansez mes bras
meurtris et mon front entr'ouvert ; ange compatissant, vous faites
de votre pitié et de votre estime un baume céleste... Mais vous
avez fait trop pour le mort, qui ne pouvait qu'emporter au ciel cet
anneau de fiançailles... L'abbé Colomban affirme que je vais
vivre, et je n'abuserai pas de votre générosité. ”

— Madeleine tendit la main avec un imperceptible tremblement.

Roscoff retira lentement la bague de son doigt. Il la laissa tom-
ber dans la main de Madeleine, et son regard se voila d'un
nuage.

Quant à la jeune fille, elle ne comprit pas à quel sentiment
obéissait Roscoff ; elle reçut machinalement l'anneau, le serra
avec une crispation involontaire, et, se détournant, elle trouva près
d'elle la pauvre de la Grand'lande dont le bras la soutenait.

— Madeleine se méprenait d'une façon absolue. Un instant tout
le bonheur de sa vie se trouva mis en question, ces deux âmes
également délicates ne s'entendaient pas... Chacune, exagérant
un sentiment de délicatesse, jouait une terrible partie qui pou-
vait être perdue à la fois pour toutes deux.

(La fin au prochain numéro.)